

Christine Montalbetti

Love Hotel

**CHRISTINE
MONTALBETTI**

P.O.L

Extrait de la publication

Love Hotel

DU MÊME AUTEUR

Sa fable achevée, Simon sort dans la bruine, P.O.L,
2001

L'Origine de l'homme, P.O.L, 2002

Expérience de la campagne, P.O.L, 2005

Western, P.O.L, 2005

Nouvelles sur le sentiment amoureux, P.O.L, 2007

Petits déjeuners avec quelques écrivains célèbres,
P.O.L, 2008

Journée américaine, P.O.L, 2009

En écrivant Journée américaine, coédition P.O.L/
Biro éditeur, 2009

Le Cas Jekyll, P.O.L, 2010

L'Évaporation de l'oncle, P.O.L, 2011

Christine Montalbetti

Love Hotel

Roman

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2013
ISBN : 978-2-8180-1785-2
www.pol-editeur.com

Pour l'instant, tout semble encore arrêté, ces arbres nus, comme stupéfaits, les cerisiers maigres qui dessinent leurs sigles en bordure des quais, leurs rameaux glabres où cloquent à peine quelques bourgeons minuscules, concentrés, en lesquels il faut avoir beaucoup de foi pour croire en l'éclosion prochaine.

Je démêle mal, au vrai, les raisons qui me portent à aimer ce paysage presque abîmé, à cet endroit, de la rivière. L'âpreté des berges, ce petit air à l'abandon qu'elles ont, qu'est-ce donc qui m'y retient, et ces arbres statufiés, interloqués dans l'hiver,

devant lesquels je passe et qui inscrivent leurs tracés abstraits pour la dernière fois avant que les fleurs ne viennent brouiller tout ça, aux lignes noires des branches accoler leur fouillis magnifique, s'agglutiner là jusqu'à ce que leurs pétales se mettent à voler comme paillettes roses aux vents de printemps.

Il paraît que lorsque ces mêmes branches sont alourdies de fleurs les habitants de Kyoto viennent ici étendre des draps sur lesquels ils s'installent pour pique-niquer. Les bords de la Kamogawa ont une tout autre allure alors : la végétation et les gens s'en emparent, et les lignes pures s'estompent au profit du doux désordre des scènes vivantes.

Mais, pour l'heure, c'est surtout le cours mité de la rivière qu'on aperçoit, ces butées de sable, ces langues de graviers, ces atterrissements que le courant amasse,

son lit en est plein, auquel s'agrafent aussi des dalles à la découpe industrielle, dont le pointillé permet de traverser là où le fond est si bas qu'on pourrait passer à gué.

Tout le paysage est fait de limon, de béton et d'eau, avec ce grand ciel au-dessus, laiteux sous ce vague soleil de mars.

Savez-vous l'effet de ces ciels blafards (on pourrait dire exsangues, comme si leurs sucs s'étaient retirés)? Celui-ci court dans les lointains vers la montagne, et tout ce qu'elle contient de confus, ours, singes, scolopendres, sans parler des esprits qui peuvent bien la hanter. L'eau qui le reflète est en lambeaux, la rivière file comme une guenille.

On est au bord de basculer vers la saison suivante et si peu d'indices encore – ces bourgeons si recroquevillés qu'on peut à peine les nommer des bourgeons, je ne sais quel frisson dans l'air qui fait songer que

quelque chose ici se termine. C'est dans cette fin d'hiver que je marche, et pourquoi est-ce cette pensée alors qui me vient, que cette promenade est comme un requiem à l'hiver.

Cette bizarre sensation de deuil, pourtant, n'est pas la seule à m'envahir. Les vapeurs qui s'élèvent du lit de la rivière m'enivrent aussi, ce brouillard léger que j'inspire et qui m'emplit. Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose de grisant chaque fois qu'on avance dans l'air frais des berges et que le rythme cardiaque gentiment s'accélère? Cet air dense, presque palpable, qui émane du cours d'eau, je le laisse entrer dans mes bronchioles, mes bronches, mes poumons : j'échange avec le dehors, je l'absorbe, il entre dans la composition de mon sang, le paysage dépose sa trace dans mes veines, ses rives me façonnent pas après pas.

Je viens ici presque tous les jours. Pas seulement quand je vais retrouver Natsumi, comme aujourd'hui, mais aussi quand j'ai trop longtemps travaillé à ma table. Je fais quelques pas, engoncé dans ma fatigue, et quelque chose en moi fragilement se revigore.

Les bords de la Kamogawa sont sans apprêts, et j'inscris ma silhouette dans la géométrie brute des quais. Le vent même, ici, ne trouverait rien à emporter. Pas la moindre brindille à faire tressauter, ni fleur de chardon, ni papier alimentaire. Il souffle sur la surface lisse et vacante des dalles, comme en pure perte, regrettant peut-être le temps des feuilles d'automne, ou celui des fleurs de cerisiers, quand il les fait tournoyer longtemps dans un désordre ébouriffant.

Et tout se mêle ainsi, mes pensées, la faible odeur de l'eau dans l'hiver, et les bruits rares de la ville, dont j'aperçois des fragments en contre-plongée.

Le Love Hotel n'est plus très loin.

Je quitte les bords de la rivière, empruntant l'escalier d'un pont qui me ramène à la surface des choses. Je m'enfonce dans les rues latérales, ombreuses, qui serpentent et se croisent pour former le tissu d'un quartier. Il y a parfois des plantes près des seuils, des vertes, à feuillage persistant, ou bien des choses recroquevillées dans des pots et qui attendent des jours meilleurs. Ici ou là, de petits arrosoirs, quelquefois une bicyclette attachée au poteau : autant d'accessoires qui signifient une présence humaine pourtant invisible derrière les façades dont

les fenêtres aux vitres dépolies dissimulent le détail des intérieurs.

C'est dans ce musée bizarre que je passe, dans ce décor en attente de personnages pour l'animer. Même les figurants à vélo semblent s'être absentés, eux qui d'ordinaire circulent avec autorité et me forcent à me rabattre contre les murs.

Et tandis que je me rapproche du Love Hotel, le faisceau de mes pensées se rassemble et se rétrécit pour converger désormais vers une seule pensée, qui se met à prendre la place de toutes les autres, la pensée de Natsumi, de notre rencontre, du moment imminent où elle va m'apparaître, puisque c'est vers cela seul, à présent, que je marche.

Ne cherchez pas de réceptionniste : ici, c'est uniquement avec cette borne que vous dialoguez pour choisir votre chambre.

Voyons cela ensemble, si vous voulez.

La 201? Pour peu que vous vous intéressiez aux mystères cosmiques, vous apprécierez son motif de planétarium, astéroïdes aux lueurs jaunes et rouges, comètes à longue traîne, étoiles en veux-tu en voilà couvrant murs et plafonds. Et je n'y connais pas grand-chose, mais il me semble que cette silhouette en obus qu'on y voit représentée est (je clique sur le mode plein écran) celle d'une météorite. On continue?

La 202, n'allez pas penser que je fais l'article, conçue à l'évidence sur le modèle de la fusée, s'agrémente en tête de lit d'un tableau de bord (je n'invente rien), où cli-gnotent toutes sortes de voyants lumineux de couleurs différentes. Quant aux fresques, eh bien il s'agit de cosmonautes, correctement emmaillotés dans leur tenue de travail, qui côtoient sans réalisme des avions dans des ciels clairs, parsemés de nuages réguliers.

Aux amateurs de contes marins, on conseillera sans hésiter la 203. Exclusivement éclairée par des néons bleus qui diffusent une lumière aquatique, elle secrète une atmosphère maritime, confortée par les peintures murales : rien qu'un océan, d'où émerge parfois un îlot à la végétation luxuriante, surmonté d'une cahute destinée, je pense, à abriter des amours imaginaires. Des nuages replets, aimablement ourlés de rose, courent, amassés, vers l'horizon où,

tel un store incomplètement déroulé, ils s'interrompent pour laisser passer un rai de lumière grandiose et solennel, qui marque la séparation du ciel d'avec la mer. Et ce n'est pas tout : d'étranges bulles, regardez, ponctuent ici ou là le tableau, procurant la sensation que les murs de la chambre sont des parois de verre donnant sur un monde englouti.

Si vous vous tâtez pour savoir si votre goût va plutôt à ces marines ou à l'idée de la profondeur indéfinie du ciel au-dessus de nos têtes, la 204 vous fournira une synthèse parfaite. On y trouve à la fois, révélés par une lumière turquoise, des cygnes croisant sur des lacs aux berges fleuries et des planètes au sol aride et convulsif.

À l'étage au-dessous, les choses se corsent.

Vous m'autoriserez à passer un peu vite sur la chambre « Hello Kitty » (la 101),

qui a de quoi laisser dubitatif, avec ses posters chamarrés de roses puérils, son côté si évidemment chambre d'enfant, et, hélas, qui gisent sur le couvre-lit de satin pâle, oui, vous avez bien vu, des menottes, ainsi que des attaches, tant qu'on y est, pour les chevilles, tout ça sous le regard gentillet de Kitty, dont le sourire fade sur le poster immense, le museau tout propre, le pelage d'un blanc pur, le ruban dragée vous auraient fait lui donner, selon la formule, le bon dieu sans confession.

Le décor de la 102, pas non plus piqué des hannetons, vous propose un manège avec chevaux blancs à l'air bonasse et colonnettes torsadées bicolores qui s'élèvent, voyez avec quelle candeur ancienne, jusqu'au plafond.

La 103, avec sa panoplie ouvertement *bondage* et sa cage circulaire aux barreaux peints en rose, n'est pas absolument rassu-

rante et (je le dis comme ça) il faut être très sûr de la personne avec laquelle on y vient.

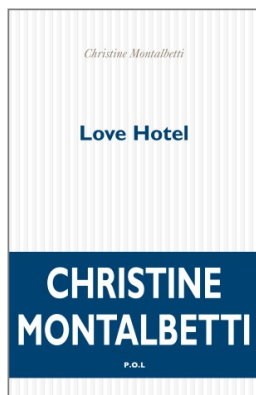
Dans un autre genre, si l'envie vous passe par la tête de jouer au docteur, la 104 est pour vous.

La table gynécologique, mais oui, vous y fera du profit, avec ses jambières réglables et ses étriers de rigueur, ainsi que sa sellerie sur mousse dotée d'un revêtement en polyester d'un agréable bleu Majorelle. Un escabeau à deux marches y conduit, en époxy blanc, avec relief antidérapant. Vous pouvez modifier la hauteur de la table par une commande électrique, c'est tout simple, qui en fait coulisser le piétement central, capoté d'une tôle peinte, et bénéficier de tous les avantages du tabouret roulant à cinq branches, dont la hauteur se règle également, par un système à gaz (son assise est enrobée d'un vinyle qui colle un peu aux fesses). On ne certifie pas la présence

de ciseaux ni de curettes, mais il n'est pas rare qu'un stéthoscope ou un brassard de tensiomètre pendouille à une rampe, voire qu'un spéculum jetable, en résine transparente, vous attende dans l'un des bassins reiniformes (on les appelle aussi haricots) en inox qui décorent la tablette d'instrumentation – et dont le métal déformant, méfiez-vous, vous arrache un autoportrait torve quand vous vous en approchez. La bouteille de gel antiseptique (son action rapide par friction des mains ne nécessite pas de rinçage) vous est offerte, et gants de latex ou blouse sont fournis à la demande, moyennant un supplément – le spéculum jetable aussi, bien entendu, est payant. Et je n'ai encore rien dit de la lampe d'examen, dont je vous laisse profiter de la poignée ergonomique et du bras amovible, lequel vous permettra d'orienter à votre guise l'ampoule d'une puissance d'environ

Achévé d'imprimer en février 2013
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2317
N° d'édition : 250409
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2013

Imprimé en France



Christine Montalbetti
Love Hotel

Cette édition électronique du livre
Love Hotel de CHRISTINE MONTALBETTI
a été réalisée le 8 février 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en février 2013
par la Nouvelle Imprimerie Laballery
(ISBN : 9782818017852 - Numéro d'édition : 250409).
Code Sodis : N54940 - ISBN : 9782818017876
Numéro d'édition : 250411.